

Prologue

Le message

Nazanin Afshin-Jam

Février 2006, centre-ville de Vancouver

Les arômes d'origan et de basilic qui se dégageaient de la sauce bolognaise mijotant sur la cuisinière embaumaient l'ensemble des pièces, dotées de hauts plafonds et de planchers de bois franc, garnies de meubles de style moderne. Pendant que le pain à l'ail cuisait au four, ma sœur et mon beau-frère, dont c'était l'appartement, s'affairaient à couper les légumes destinés à devenir une salade grecque.

Je m'assis devant le meuble où reposait mon ordinateur, coincé entre la cuisine et la salle à manger, et vérifiai mes e-mails pour la première fois depuis deux jours. Je laissai défiler la liste des messages dans la boîte de réception. Chaque jour, j'en recevais plus d'une centaine. La très grande majorité provenaient de gens que j'avais rencontrés au cours de mes voyages dans le cadre de mes fonctions comme candidate au concours Miss Monde, aussi bien que de parfaits inconnus qui avaient entendu parler de moi. Bien des gens résidant en Iran, bien des Iraniens en exil aussi me félicitaient d'avoir été finaliste au concours et louaient mes activités philanthropiques ; nombreux étaient ceux également qui sollicitaient mon aide en faveur de tel ou tel organisme de charité ou qui souhaitaient que je fasse la promotion de leurs produits.

En temps normal, je prenais plaisir à lire ces courriels et à établir des liens entre les gens qui pouvaient s'entraider. Mais, au cours du dernier mois, j'avais senti la fatigue s'accumuler.

— Il y a tant de courriels et tant de gens qui réclament mon attention ! marmonnai-je. Je ne sais par où commencer.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda ma sœur Naz depuis la cuisine.

— Je ne sais pas comment répondre à tous ces gens, lui répondis-je. Un étudiant en Iran veut de l'argent pour acheter ses manuels universitaires ; une entreprise allemande de produits cosmétiques veut que je prête mes traits à l'annonce de ses produits ; une adolescente demande des conseils pour devenir mannequin et gagner un concours de beauté ; un Iranien veut que je lui prête main-forte pour aider des enfants ayant subi des brûlures lors de l'incendie de leur école.

En vérité, je n'avais plus une minute à moi. Je tentais de me concentrer sur les courriels les plus urgents et, autant que je le pouvais, de répondre aux autres en des termes évasifs tels que : *Bien que je comprenne la pénible situation qui est la vôtre, le temps me manque pour vous soutenir de manière adéquate.* Je les aiguillais vers les personnes qui, selon moi, seraient en mesure de leur venir en aide. Mais j'en étais venue à me sentir tellement submergée que je n'arrivais pas à suivre le rythme. Le dépouillement de ces nombreux courriels s'ajoutait à un horaire déjà surchargé et au projet d'écriture de chansons que je poursuivais parallèlement en collaboration avec mon beau-frère Peter, dans l'intention d'enregistrer un album.

— Nini, ne te laisse pas démoraliser.

Ma sœur avait utilisé le mot persan signifiant bébé, plutôt que mon prénom. En fait, tous les membres de ma famille me désignent par ce surnom.

— Fais une pause, détends-toi, ajouta-t-elle. Le dîner va être servi bientôt.

Je m'éloignais de l'ordinateur lorsque retentit le signal sonore annonçant l'arrivée d'un nouveau courriel. *Requérons votre aide d'urgence*, vis-je comme sujet du message.

Dès que j'en entrepris la lecture, mon attention fut sollicitée ; je devins en même temps tout à fait consciente du moment présent. Les sons en provenance de la cuisine, le bruit de l'eau qui gouttait du robinet, le tic-tac de l'horloge accroché au mur au-dessus de la cuisinière, tout me sembla parfaitement audible. Je pouvais entendre chaque inspiration et chaque expiration.

— Quoi ? murmurai-je en me penchant vers l'ordinateur pour relire le message.

— De quoi s'agit-il ? D'un autre harceleur ? demanda Naz en approchant une chaise pour s'asseoir près de moi.

Bien des hommes m'écrivaient depuis que j'étais officiellement finaliste du concours Miss Monde, des hommes de tous âges, de tous gabarits et de toutes mensurations qui m'envoyaient leur photo et leur curriculum vitæ, comme si le concours constituait un service de rencontre. Certains m'avaient fait parvenir des cadeaux, des dessins ou des poèmes. Je savais que ces candidats empressés, en général, étaient inoffensifs, mais une partie de moi n'en craignait pas moins qu'un hurluberlu animé de mauvaises intentions ne se glisse dans le lot pour surgir à l'improviste devant moi.

Je ne savais quoi penser, par exemple, d'un homme qui m'avait envoyé plus de mille courriels où il me racontait sa vie en long et en large ; il était en proie au désarroi et me suppliait de m'engager dans une relation intime avec lui, car cela représentait à ses yeux la solution à ses problèmes ; il menaçait de s'en prendre à moi si je ne répondais pas favorablement à sa demande. Je l'avais signalé à la police après avoir constaté qu'il me mettait en copie lorsqu'il envoyait des messages pour postuler des emplois à Vancouver, alors qu'il résidait en Californie. Le service de sécurité de l'État avait transmis un avis à l'Agence des services frontaliers

du Canada afin que sa présence soit détectée s'il tentait de s'introduire au pays.

— Non, il ne s'agit pas d'un harceleur, répondis-je à ma sœur en pointant l'écran. Regarde !

Peter se pencha au-dessus de moi et lut le message à voix haute.

Chère Nazanin,

Une adolescente qui porte le même prénom que toi a désespérément besoin de ton secours. La République islamique d'Iran l'a condamnée à la peine de mort pour avoir poignardé un homme qui tentait de la violer. Est-ce que tu pourrais lui venir en aide ?

Sincèrement,

Vincent

Peter poussa un soupir.

— Il s'agit d'une fille qui attend son exécution dans le couloir de la mort en Iran, et toi tu es ici, au Canada. Il n'y a rien que tu puisses faire. Elle est probablement morte à l'heure actuelle.

Je lui adressai un regard furieux.

— Je ne peux pas ignorer ce message !

— Tu ne sais rien d'elle, intervint Naz. Et s'il s'agissait d'un canular ? Si ce Vincent tentait de s'approcher de toi comme les autres harceleurs ?

— Je vais effectuer des recherches pour savoir si cette histoire est vraie, si cette Nazanin existe vraiment, dis-je.

— Quand vas-tu trouver le temps ? demanda Peter. Tu as tes cours de chant le matin, nous travaillons à l'écriture des chansons l'après-midi et tu es au studio d'enregistrement jusqu'à vingt et une ou vingt-deux heures.

— Je dois agir, Peter, répondis-je sévèrement.

Notre regard se tourna de nouveau vers l'écran de l'ordinateur.

— Je ne savais même pas que l’Iran exécutait des adolescents, murmurai-je finalement. Je ne sais rien des prisons iraniennes, sauf...

— Pour l’histoire de *Baba*, dit Naz en terminant ma phrase. Elle faisait référence à notre père, Afshin.

— Si cette fille existe bel et bien, elle a besoin d’un avocat et non de toi, insista Peter.

— Oui, répondis-je d’une voix douce. Mais je pourrais l’aider à en trouver un. Je vais au moins prendre des informations sur l’affaire.

— Nini !

Naz fit tourner le fauteuil pivotant sur lequel j’étais assise de façon à ce que je ne puisse échapper au regard de ses yeux noirs.

— Naz ! m’exclamai-je, vexée.

Je croyais qu’elle allait énumérer toutes les raisons de ne pas relever ce défi et je protestais à l’avance. Au lieu de cela, elle leva sa main pour m’intimer l’ordre de ne rien dire.

— Je sais que tu suis toujours les élans de ton cœur, petite. Va donc voir ce que tu peux trouver au sujet de cette fille, mais ne laisse pas ta carrière en veilleuse. Et sois prudente ! Sois très prudente !

— Pourquoi ? demandai-je.

— C’est une chose de recueillir des fonds pour aider les orphelins et les survivants de tremblements de terre en Iran, c’en est une autre de condamner le gouvernement intégriste de Téhéran, dit-elle sur un ton incisif. Tu mets les pieds dans un univers nouveau et dangereux. Dans le meilleur des scénarios, tu seras calomniée. Dans le pire, tu mettras ta vie en danger.

Ce soir-là, le courriel de ce Vincent absorba toutes mes pensées. Je me mis à douter. J’avais entendu beaucoup d’histoires au sujet des dissidents politiques iraniens. Les rumeurs abondaient, voulant que le régime ait envoyé des agents secrets dans plusieurs villes où il y avait une forte

concentration d'immigrants et de réfugiés iraniens. Certains activistes au franc-parler avaient déclaré qu'ils avaient été suivis par eux. Des opposants au régime iranien avaient même été assassinés en Occident ; on avait maquillé leur meurtre en accident ou en suicide. Il y avait eu, par exemple, le cas de Shapour Bakhtiar, le dernier à occuper le poste de premier ministre de l'Iran pendant que le shah était encore au pouvoir, assassiné à Paris par des tueurs envoyés par le régime. Les assassins avaient également éliminé des dirigeants kurdes iraniens à Berlin, au restaurant *Mykonos*, en septembre 1992.

Ces pensées me faisaient frémir. Naz était comme une mère pour moi. Elle et Peter menaient une vie confortable, tout comme mes parents, Afshin et Jaleh, après des années de dur labeur. La dernière chose dont les membres de ma famille avaient besoin, c'était que je me mêle de politique, que je commette des gestes pouvant compromettre la sécurité de mon père, si chèrement acquise après son départ de l'Iran, lui qui avait failli mourir aux mains de membres du régime.

— C'est entendu, dis-je à Peter et à Naz avant de leur fausser compagnie. Je vais envoyer un courriel à Vincent demain matin et lui dire que je ne suis pas en mesure de donner suite à son message.

Après avoir enfilé des pantoufles chaudes et duveteuses ainsi qu'un peignoir, je jetai avant d'aller au lit un coup d'œil à travers la fente des rideaux et j'observai les lumières scintillantes de la ville. Je me demandai ce que les yeux de Nazanin, en Iran, pouvaient bien regarder.

Je fermai les yeux et fis appel à mon unique souvenir de l'Iran. Je venais tout juste d'avoir un an. Aussi, même aujourd'hui, ce souvenir n'est-il tout au plus qu'une suite d'images et d'impressions. Je peux voir une grande maison qui s'élève sur trois étages, bordée sur le devant par un parterre de fleurs jaune vif. Je peux sentir la chaleur du soleil

sur mon visage et entendre le son de l'eau qui clapote contre un objet dur. Enfant, lorsque j'avais fait part de ce souvenir à mon père, il m'avait dit qu'il s'agissait probablement de l'eau de la piscine installée dans la cour arrière. La maison appartenait à mes grands-parents maternels. Lorsque je me la remémore, rires, confort et bonheur me viennent à l'esprit. Lorsque j'y pense, je pense à l'Iran.

Mes souvenirs me ramenèrent à ma quatrième année universitaire. Je m'étais engagée comme bénévole à la Croix-Rouge à titre d'éducatrice pour les jeunes à l'échelle mondiale. Je dirigeais des ateliers dans l'espoir de les amener à s'intéresser à la pauvreté et à la maladie, aux enfants touchés par la guerre, aux crises humanitaires provoquées par les mines terrestres et les catastrophes naturelles. Je terminais toujours mes conférences en posant deux questions :

— Si ce n'est pas maintenant, alors, quand ? Si ce n'est pas vous, alors, qui ?

Je murmurai pour moi-même :

— Précisément ! Si je ne fais rien pour Nazanin, qui fera quelque chose pour elle ?

Des réflexions amères s'imposaient à moi. Tant de gens semblaient croire que d'autres se chargeraient de régler les problèmes, qu'il s'agît de remédier à la pauvreté, de mettre fin à la guerre ou tout simplement de soulager la souffrance des itinérants qui vivaient près de chez moi dans les rues de Vancouver ! Mais peu de gens retroussaient leurs manches et passaient à l'action. Des femmes étaient violées en plein jour dans des bidonvilles de Calcutta, dans la brousse le long du lac Kivu en République démocratique du Congo, de même que dans les rues de New York ; personne n'intervenait, par peur ou par paresse ; tous présumaient qu'une autre personne passerait aux actes. J'en venais à reconnaître que la voix et les gestes positifs de gens ordinaires unis ensemble constituaient la plus grande force de changement dans le monde.

En contrepartie, les plus grands problèmes se perpétuaient à cause de la complicité des gens, de ceux qui se contentaient d'être de simples spectateurs.

«Le monde est composé de gens de deux types, me disais-je. Ceux qui osent rêver, créer et contribuer à l'histoire, et ceux qui sont en mode d'attente, qui ne font que consommer et qui regardent la vie passer. Je ne veux pas faire partie de ce dernier groupe, être une simple spectatrice. Je ne veux pas être de ceux qui baissent les bras et capitulent. Je veux tenter de produire des résultats positifs pour améliorer notre sort.»

Au plus profond de moi, je sentais une émotion vive, un lien profond qui m'unissait à cette jeune femme qui portait le même prénom que moi. J'avais l'impression d'avoir déjà vécu une situation semblable, d'avoir été confrontée à un choix similaire. «Et s'il s'agissait de moi ? Qui me viendrait en aide ?» me demandais-je.

Le signal lumineux du réveil indiquait onze heures onze. Dans ma tête, j'entendais la voix de ma mère qui me donnait le même conseil depuis ma petite enfance. Il s'agissait d'une citation d'Albert Einstein: *Le monde est un endroit dangereux, pas à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et ne font rien.*

Chaque fois que je voyais les deux chiffres onze accolés l'un à l'autre, je sentais que Dieu m'envoyait un message me disant que j'étais sur la bonne voie.

Je me suis éloignée de la fenêtre, de la vue que j'avais du centre-ville de Vancouver et de mes souvenirs.

— Je vais passer à l'action ! m'exclamai-je. Je vais aider Nazanin.

I

Choc des nations

Nazanin Afshin-Jam

Novembre 2003, Extrême-Orient

Je pris une profonde respiration en entendant la voix de l'hôtesse annoncer que l'avion allait bientôt amorcer sa descente vers l'aéroport international de Hong Kong. J'avais quitté le sol treize heures auparavant. Tout au long du vol, en proie à la nervosité, je n'avais pu ni manger ni dormir. J'étais à la fois excitée et pétrifiée.

Je me levai, m'étirai et me dirigeai vers les toilettes pour retirer mon survêtement et enfiler un complet en vue de l'arrivée. Une belle jeune femme portant un survêtement similaire au mien, des vêtements de rechange dans ses mains, attendait également. Nous échangeâmes un sourire.

— Est-ce que tu te rends à Hong Kong pour participer à un concours ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-elle. J'allais te demander la même chose. Je m'appelle Joyceline Montero, Miss Puerto Rico, lieu de naissance de Ricky Martin. Je vais prendre part au concours Miss Monde.

— Nazanin Afshin-Jam, me présentai-je à mon tour. Je viens du Canada, lieu de naissance du hockey, des bonnets de laine, du sirop d'érable et encore du hockey.

Nous nous mîmes à rire. « Bien ! pensai-je. Une personne qui voyage pour les mêmes raisons que moi et qui, de plus,

est sympathique ! » Joyceline me dit que son voyage avait débuté plus de vingt-quatre heures auparavant. Elle avait pris le départ à San Juan, fait un premier arrêt à New York et un autre à Vancouver, où elle était montée dans l'avion pour Hong Kong.

— Même avant le départ, expliqua-t-elle, ma vie était une suite ininterrompue d'activités : essayages de robes, séances d'entraînement et entrevues avec les médias. Depuis des mois que je maintiens ce rythme, je vais tomber de fatigue à mon arrivée.

— J'ai également été très occupée, sauf que j'ai remporté le concours national il y a deux semaines seulement. Depuis, c'est la course folle pour me préparer à participer au concours Miss Monde.

— Sans blague ! Deux semaines ! s'exclama-t-elle. La plupart des femmes disposent d'une année complète pour se préparer à ce concours.

Le 22 octobre 2003, j'avais remporté le titre de Miss Canada. Bobby Ackbarali, un créateur de mode canadien originaire de Trinidad, m'avait prise sous son aile afin de me préparer à ce concours international. En plus de me servir de mentor, il avait conçu à mon intention plusieurs superbes robes de soirée, toutes uniques et fabriquées sur mesure. Au petit-déjeuner, il me racontait sa vie à Trinidad, où il fabriquait des costumes pour les plus grands carnivals du pays et des robes pour les concours de beauté ; au déjeuner, il me parlait des autres concurrentes, celles que j'allais devoir affronter pour le titre de Miss Monde.

— Les participantes provenant des Philippines, de l'Inde, du Venezuela, de l'Afrique du Sud et de quelques autres pays bénéficient d'une aide substantielle de la part des bijoutiers et des concepteurs de vêtements, m'avait-il informé dans son accent trinitadien. Elles reçoivent même des voitures sport de luxe en cadeau des fabricants. Elles répètent pendant des

mois la façon de marcher et de se tenir debout, ainsi que la manière de répondre aux questions. Dans l'industrie, nous nommons ces demoiselles des *pageant patties*, une expression qui signifie des filles qui possèdent tous les atouts. Mais ne te laisse pas impressionner. Ne compare pas le soutien que tu reçois au leur, peu importe l'énorme différence. Je fais partie de ce monde depuis trente-cinq ans et je crois en ton potentiel. À mon avis, tu as de bonnes chances de remporter le titre.

En sortant des toilettes, Joyceline me serra dans ses bras avant de retourner à son siège.

— Bonne chance, me dit-elle. J'espère que nous allons pouvoir dormir bientôt... Ta famille doit être tellement fière de toi !

— Elle l'est, confirmai-je en souriant.

Pendant que les hôtesse se préparaient à l'atterrissage, je posai mon front contre le hublot. Avant de m'envoler pour Hong Kong, j'avais passé la semaine chez ma famille à Vancouver. Naz m'avait accompagnée dans mes déplacements en prévision du concours, soit à mes séances avec mon entraîneur personnel et aux entrevues avec les médias. Elle me rappelait que deux milliards de personnes regarderont la diffusion du concours Miss Monde.

— Et je serai l'une d'elles, avait-elle ajouté en se frottant le ventre.

Elle venait tout juste d'apprendre qu'elle était enceinte d'une fille et des nausées l'incommodaient.

— Je vais tout enregistrer pour le bébé. Tu seras un modèle pour elle, non pas en raison de ta beauté, mais parce que tu es intelligente, que tu n'as jamais ménagé tes efforts et que tu es une chef de file.

Pendant que l'avion continuait sa descente, j'esquisai un sourire en pensant à Naz et à ma future nièce. Je pensai à mon copain James et à nos longues marches avec nos chiens, Chutney, Hershey et Paprika, avant que je ne

quitte Vancouver. Je me représentai ma mère, Jaleh, qui, au moment de mon départ pour l'aéroport, peignait mon portrait à l'acrylique sur toile sous le regard de mon chat persan, Shahtoosh, qui suivait attentivement chaque coup de pinceau ; mon père, Afshin, m'avait entourée de ses grands bras et m'avait embrassée en me souhaitant un bon voyage. Mon écharpe était encore imprégnée du parfum de son eau de toilette Drakkar Noir.

Je ressentis un immense réconfort en pensant que c'était grâce à l'amour et au soutien de ma famille que j'avais pu, à l'âge de vingt-quatre ans, avoir assez confiance en moi pour foncer et accomplir tant de choses. À présent, je pouvais me dire : «Je suis prête pour le concours Miss Monde !»

Je scrutai le hall de l'hôtel Mandarin Oriental de Hong Kong. Les chandeliers oscillaient légèrement en raison du flot incessant des gens qui y circulaient. Les haut-parleurs diffusaient la musique d'Harry Connick Jr. Envahie par les compétitrices qui discutaient entre elles, la plupart trônant au-dessus de mon mètre soixante-quinze, la réception était imprégnée des effluves des parfums Chanel et Dior. Même s'il s'agissait d'un premier contact, les concurrentes sud-américaines s'étreignaient comme si elles étaient des amies de longue date. Elles étaient de loin les plus bruyantes. En les écoutant, j'avais l'impression d'être à une compétition de vitesse d'élocution plutôt qu'au concours Miss Monde. Je tournai le regard juste à temps pour apercevoir une fille aux cheveux bruns et au bronzage parfait qui s'introduisait dans le hall par les portes tournantes. Elle portait une écharpe blanche étincelante, où apparaissait le nom de son pays, le Venezuela, brodé avec du fil doré. Elle était suivie d'un valet de chambre qui poussait un chariot rempli de valises et de housses à vêtements.

— Bobby avait raison, murmurai-je en regardant mes deux vieilles valises tapissées d'autocollants du drapeau canadien sur chaque côté.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda une voix derrière moi.

En me retournant vivement, je croisai le regard pétillant d'une femme aux cheveux foncés. Comme moi, elle ne portait pas l'écharpe de son pays.

— Je m'appelle Irna Smaka, se présenta-t-elle en me serrant la main. Je viens de Bosnie-Herzégovine.

— Je m'appelle Nazanin Afshin-Jam.

— Est-ce que tu es d'origine persane ?

— Oui, lui confirmai-je. Je suis née à Téhéran et j'ai grandi à Vancouver, au Canada. Comment as-tu deviné ?

— Par ton nom, me répondit-elle dans un persan teinté d'un accent slave. *Man Farsi harf meezanam*¹. J'ai suivi des cours de persan au lycée. Que fais-tu dans la vie ?

— Il y a trois mois, racontai-je, j'ai informé mon agent que je mettais ma carrière d'actrice de côté pour quelque temps, car je m'étais inscrite à un programme intensif de deux ans en journalisme, dans l'espoir d'améliorer le sort des gens grâce à des reportages dans les zones de conflits ou dans d'autres endroits où on aurait besoin d'aide. Et toi ?

— J'étudie le droit pour aider mes compatriotes. L'agitation persiste toujours, dans mon pays. Tu as entendu parler de la guerre, chez nous ?

— Bien sûr ! Nous avons eu des cours à ce sujet à l'école. Je n'oublierai jamais le documentaire intitulé *Roméo et Juliette à Sarajevo*. J'ai obtenu un baccalauréat en science politique et en relations internationales. J'ai également été bénévole pour la Croix-Rouge pendant quelques années. J'avais comme tâche de persuader les élèves des lycées et les étudiants universitaires de participer à des projets humanitaires. Je suis ici...

Je m'interrompis, étonnée de me sentir à l'aise avec Miss Bosnie-Herzégovine et de soutenir avec elle une telle

1. Je parle persan.

conversation, même si nous n'avions fait connaissance que quelques minutes auparavant.

— Bien que j'aime parler aux étudiants, repris-je, mes propos ne touchent que trente personnes à la fois, alors que le monde fait face à des problèmes monumentaux. C'est pourquoi je suis ici.

— J'ai entendu dire qu'il est très difficile d'intéresser les étudiants nord-américains aux enjeux mondiaux. Dans mon pays, ils se bousculent littéralement pour s'engager pour des causes. Il me semble que le public, dans votre partie du monde, n'écoute que les paroles des personnes célèbres.

— Je sais, confirmai-je en soupirant. Ils écoutent les vedettes du sport et les célébrités. C'est ce qui m'a motivée à m'inscrire au concours Miss Monde. Mon objectif est d'acquérir une certaine notoriété publique et ainsi de disposer d'une meilleure tribune pour livrer mes messages et toucher le plus grand nombre de gens possible. Lorsque j'ai entendu parler du concours et de sa thématique « Beauté avec un objectif » et que j'ai su que l'organisation avait amassé deux cent cinquante millions de dollars pour des organismes caritatifs voués aux enfants, je me suis dit qu'il s'agissait là d'un excellent moyen pour concrétiser davantage mon engagement humanitaire.

— Je partage ton avis. Le concours Miss Univers ne s'intéresse qu'à la beauté extérieure, à nommer la plus belle femme au monde. Le concours Miss Monde, quant à lui, s'intéresse à la femme dans sa totalité, à la personne qui remplira le mieux le rôle d'ambassadrice auprès des organismes caritatifs qu'il parraine.

Après avoir obtenu ma carte magnétique, je suis montée dans ma chambre. La concurrente avec qui je la partagerais n'était pas encore arrivée. Je défis mes valises, j'enfilai le pyjama en soie que ma mère y avait furtivement placé dans l'espoir qu'il remplace mon vieux vêtement de nuit de

flanelle aux motifs à carreaux et je branchai mon ordinateur portable pour prendre connaissance de mes courriels.

Naz m'en avait envoyé près d'une cinquantaine. Elle m'avait acheminé les messages reçus sur mon site Web, la plupart provenant d'admirateurs qui me souhaitaient bonne chance. Mon pouls se mit à s'accélérer lorsque je lus trois courriels envoyés par des femmes qui critiquaient ma décision de prendre part au concours. *Tu contribues à faire de la femme un objet. Tu te sers de ton corps et de ta beauté pour exploiter les autres et arriver à tes fins*, m'accusait l'une d'elles. *Tu mets toutes les femmes dans l'embarras*, s'indignait une autre. *Vous, les reines de beauté, n'offrez qu'un reflet superficiel de la beauté, sans substance et inatteignable ; par conséquent, vous portez la responsabilité des problèmes d'image et des troubles de l'alimentation qui tourmentent les jeunes filles*, critiquait une autre.

Blessée par ces attaques, je refermai le couvercle de l'ordinateur. Au même moment, une belle femme aux cheveux blonds et aux yeux bruns fit son entrée dans la chambre. Elle se présenta. Il s'agissait de Rosanna Davison, d'Irlande. Elle prit place sur le lit opposé en croisant ses jambes bronzées. Je me présentai à mon tour.

— Nazanin, du Canada.

— Je suis heureuse de faire ta connaissance, fit-elle en souriant.

En me regardant intensément, elle ajouta avec l'air de nourrir une certaine appréhension :

— Tu sembles légèrement troublée. Est-ce que tout va bien ?

— Je viens de recevoir des courriels de femmes d'Amérique du Nord qui critiquent mon choix de participer au concours. Cela m'ennuie ; elles ne comprennent pas du tout !

— Je sais très bien de quoi tu parles ! s'exclama Rosanna. Les gens chez moi croient que je n'ai remporté le titre de

Miss Irlande que parce que je suis la fille de Chris De Burgh, le musicien.

Je fredonnai un extrait de *Lady in Red* pour m'arrêter aussitôt.

— Je suis désolée, Rosanna ! Tu dois être exaspérée d'entendre les gens te chanter cette chanson !

— Non, dit-elle en rigolant. Ce qui m'ennuie, ce sont les gens qui clament que j'ai du succès uniquement à cause de mon père.

La semaine suivante passa à une vitesse vertigineuse. Nous étions cent six compétitrices. On nous conduisit un peu partout dans la ville à bord d'autobus rouges à impériale, afin que nous puissions admirer les paysages et assister à des festivals mettant en vedette des danseurs et des acrobates qui exécutaient la danse du Dragon. Nous avons été présentées à plusieurs dirigeants de grandes entreprises et à des représentants du gouvernement, en plus d'être accueillies par un public admiratif. Nous avons ensuite pris la direction de la Chine continentale et séjourné entre autres à Shanghai et à Beijing. Nous nous rendions dans des écoles et des orphelinats pendant la journée et, le soir, nous dînions dans les salles de réception d'hôtels cinq étoiles en compagnie de diplomates, d'acteurs, d'écrivains et de cinéastes. J'appris que, pour impressionner à la fois les concurrentes et les représentants de la presse écrite, des millions de dollars avaient été investis dans l'aménagement de nouvelles routes. Des centaines de milliers de dollars avaient été dépensés pour rénover les hôtels locaux et organiser la confection de nos repas, toujours constitués de cinq à huit services. Partout où nous allions, nous recevions des cadeaux et des souvenirs. Les maires nous donnaient les clés de la ville et célébraient notre présence par des feux d'artifice très élaborés. La Chine tenait à paraître sous son meilleur jour aux yeux du monde,

sachant fort bien que les médias suivaient chacun de nos pas et prenaient note de tout.

Nos journées débutaient vers quatre ou cinq heures du matin pour nous permettre d'arriver à temps à l'aéroport local, où nous prenions le vol en direction de la ville suivante. Ce fut cependant durant les longs trajets en autocar que j'appris à mieux connaître les autres compétitrices. Or, nous étions si nombreuses qu'il nous était difficile de nous souvenir du nom de chacune. D'un commun accord, nous décidâmes de nous identifier par le nom du pays que nous représentions. L'inconfort que je ressentais du fait d'être celle qui possédait le moins de valises, de robes, de chaussures et de sacs à main s'estompa graduellement, car bon nombre de mes collègues se mirent à m'appeler leur sœur. En outre, j'acceptai volontiers de servir d'interprète à plusieurs participantes de langue espagnole, française et même portugaise. À mi-chemin de la compétition, nous nous trouvions à Beijing, où on nous fit visiter les sites historiques importants, comme le Palais d'été et la Grande Muraille. Toutefois, lorsque nous sommes parvenues à ce dernier monument, il faisait très froid et la neige se mit à tomber. Les femmes devinrent à ce point impatientes de descendre de l'autocar qu'elles se piétinèrent presque. Les Sud-Américaines et les Africaines sautaient de joie en poussant des cris aigus comme des enfants le matin de Noël. Certaines se livrèrent même à un combat de boules de neige.

— Que se passe-t-il ? demandai-je à Miss Colombie, qui avait un sourire jusqu'aux oreilles. Pourquoi sont-elles si excitées ? Est-ce qu'un caméraman leur a demandé de s'agiter ainsi ?

— Non. Mais cette neige est tellement merveilleuse ! Pour bon nombre d'entre nous, c'est la première fois que nous en voyons.

— Vraiment ? m'exclamai-je, prenant conscience pour la première fois que j'avais toujours tenu les quatre saisons pour normales.

— Ainsi, tu viens du Canada, constata Miss Colombie en touchant mon écharpe de ses ongles rouges manucurés.

Elle demanda innocemment :

— Tu habites un igloo ? Tu te déplaces en traîneau à chiens ?

Ce fut à mon tour de rire. Je lui expliquai qu'il ne neige pas à longueur d'année au Canada et que, non, les Canadiens ne vivent pas dans des maisons de glace, sauf les Inuits s'ils doivent passer la nuit loin de leur domicile lorsqu'ils partent à la chasse ou à la pêche.

— En fait, durant l'été, dans certaines parties du pays, la température peut dépasser les quarante degrés Celcius.

— Oh ! mais tu dois certainement skier ?

J'expliquai à Miss Colombie que j'habitais à deux heures de route de Whistler, situé dans la chaîne côtière, là où ont lieu de nombreuses compétitions dans le cadre de la Coupe du monde de ski.

— En fait, Vancouver vient tout juste d'être choisi pour accueillir les Jeux olympiques d'hiver de 2010, l'informai-je. Et, oui, j'ai commencé à skier à l'âge de six ans. Mon instructeur m'a surnommée « le démon jaune sur skis », parce que je portais un habit jaune et que je dévalais les pentes à vive allure en ligne droite. Je n'aimais pas faire du slalom. Je cherchais toujours à prendre le chemin le plus court et le plus rapide. J'aimais prendre des risques. Mais, chaque fois qu'on prend des risques, on se met dans la situation d'avoir des accidents. Je me suis fait une fracture du genou à l'âge de onze ans. Une fois guérie, je me suis tournée vers le snowboard. Tout compte fait, la pratique du ski m'a enseigné que, si on veut accomplir de grandes choses, il faut oser. Parfois, on arrive à négocier les bosses avec finesse, parfois on chute. Mais on se relève, on se secoue pour enlever la neige et on continue en tentant une approche différente.

— Je croyais que les Canadiennes avaient les cheveux blonds et les yeux bleus, insista-t-elle. Tu es sûre d'être canadienne ?

Certaines participantes s'étaient approchées pour écouter notre conversation. Je rigolai.

— Bien sûr que je suis canadienne ! Le Canada accueille des gens de partout dans le monde. La diversité est l'une des richesses de notre pays. Je suis née à Téhéran, en Iran. Ma famille a quitté le pays lorsque j'avais un an, et nous avons vécu un an en Espagne avant d'immigrer au Canada. Je suis donc iranienne-canadienne.

— J'en étais certaine, rétorqua Miss Colombie. Plusieurs latinos étaient convaincues que tu étais d'origine espagnole ou quelque chose du genre. Tu ne ressembles pas à une Canadienne.

— J'ai peu de souvenirs de l'Iran, continuai-je. Je n'y suis jamais retournée.

Au même moment, on nous demanda de nous réunir. On voulait nous prendre en photo avec nos manteaux de ski bouffants rouges qui arboraient la devise du concours Miss Monde au dos, gracieuseté d'un commanditaire.

— Miss Canada, où est votre capuchon ? demanda un des chaperons.

— Je l'ai enlevé, répondis-je. Il est bordé de fourrure, et je refuse de faire la promotion d'un tel produit.

La consternation se lut sur le visage du chaperon. Mes propos l'avaient déconcerté. « Oh non ! On va me trouver bizarre, pensai-je. Mais peu m'importe, je tiens à mes principes. »

Une semaine plus tard, je pris le petit-déjeuner avec Marie-José Hnein, Miss Liban. Elle était seule, assise à une table, à siroter un thé, et elle m'avait fait signe de la rejoindre à mon entrée dans la salle.

— Je viens tout juste d'avoir une conversation téléphonique avec ma mère, dis-je en guise d'introduction. Je lui ai raconté qu'en Chine des voyantes peuvent prédire l'avenir d'une personne en lisant des feuilles de thé au fond

d'une tasse. Je crois que mes feuilles révéleraient que je suis comme un poisson hors de l'eau.

— C'est tout à fait juste, acquiesça-t-elle. Toi et moi sommes comme des poissons hors de l'eau.

— Que veux-tu dire ?

— Tu vois Miss Israël, là-bas, assise seule à une table ?

Elle pointait discrètement Miri Levy.

— Oui, confirmai-je. Allons la rejoindre.

— Non, nous ne pouvons pas. Avant que je prenne part au concours Miss Monde, on m'a dit de ne jamais, au grand jamais, la côtoyer et de m'assurer de ne jamais être prise en photo à ses côtés.

— Mais, ne serait-ce pas là un signe de paix, de tolérance et de solidarité que de vous côtoyer, de montrer que les différentes opinions politiques n'ont aucune importance dans ce concours ?

— Tu es intelligente, mais naïve, dit Marie-José en rigolant.

Elle saisit sa longue chevelure foncée et sourit.

— Tout, au Moyen-Orient, est politique, même les concours de beauté. La nuit, nous nous rendons visite en cachette et nous parlons de vêtements ; nous évoquons nos amis et nos rêves. Parfois, nous réfléchissons à ce que nous pourrions faire pour favoriser l'établissement d'une paix durable entre nos deux pays. Il nous serait toutefois impossible d'avoir de telles conversations en public. Tu dois certainement comprendre ! Toi, moi et Miss Israël sommes des femmes du Moyen-Orient. Tu dois également avoir à jongler avec des paradoxes ! Ta vie est certainement liée à la politique.

Je hochai la tête pour signifier mon désaccord. J'étais cependant réticente à avouer à Miss Liban que j'étais mal informée de la situation politique en Iran ; je n'en savais que ce que j'en avais appris par les bribes de conversation que j'avais saisies lorsque ma famille recevait des amis à dîner.

— Je peux te dire, continua Marie-José, que, si tu étais restée en Iran, ta vie serait très différente.